

LE DANGER DES FLEURS.

I. — UNE JEUNE MÈRE.

Gina Pardo, belle et forte fille de quatre ans, rôdait seule un jour au fond du jardin de sa mère. Surveillée de loin par celle-ci et par un vieux jardinier qui l'aimait comme ses fleurs, la jeune créature dansait parmi les arbres chargés de fruits, en écoutant les oiseaux s'égosiller sur les branches.

C'était le mois où les plantes, même en France, répandent leurs parfums les plus subtils. Mais en plein vent, durent les jours d'été, l'haleine des fleurs n'a rien de redoutable, et la petite Gina, qui s'en nourrissait chaque matin dans ce jardin, parfumé comme un coin de l'Espagne, n'en était que plus fraîche et plus robuste.

Tout à coup, elle s'arrêta, saisie d'étonnement, devant un haut rosier où fourmillaient les roses ; elle venait d'y découvrir une chose si nouvelle pour ses yeux de quatre ans, qu'elle en oublia toutes les autres merveilles du jardin. L'objet de sa surprise était un nid de mésange à demi caché sous les feuilles et les fleurs, et cinq petits becs larges et vivants qui poussaient leurs cris empressés, sortant de cette fraîche alcôve où les avait installés leur mère.

Les oreilles de Gina tintaient non-seulement de ce qu'elle entendait, mais de tout ce qu'elle croyait entendre. Le silence qui semble bruir au milieu d'un vaste jardin désert, le souffle des feuilles mollement froissées l'une par l'autre, puis les cris incessants de cinq nouveau-nés remplissaient toute cette jeune intelligence, et l'absorbaient du bonheur le plus vif qu'elle eût jamais senti.

La mésange descendit bientôt de l'air dans le rosier où l'appelait sa famille, tandis que le nid, balancé par les petits criards, semblait aussi dire de son mieux : « Venez ! venez ! venez ! » et la mésange ne manquait pas de venir. Son fin corsage et ses ailes palpitantes se glissaient jusqu'aux oisillons plus bruyants du bonheur de la revoir.

La présence de l'enfant curieux, dont le visage se mêlait aux fleurs, n'intimidait nullement la mère affairée. Elle remplit les becs avides de graines broyées que le sien contenait pour eux, et après leur avoir parlé dans un murmure qu'entendent très-bien entre eux les oiseaux, elle tira de l'aile et s'enleva

d'un courage renouvelé vers une curée nouvelle. Le nid repu digéra tranquillement et se tut, car la pourvoyeuse avait dit aux petites têtes nues : « Attendez ! »

Gina ne revenait de son admiration.

Sa mère, jeune Espagnole, élevée en France depuis l'âge de douze ans, au fond d'un pensionnat rigide, et mariée à quatorze avec un jeune homme de vingt-deux, retenu souvent loin d'elle par sa position de consul d'Espagne à Paris, Mme Térésa Pardo venait à bas bruit sous les arbres, ne sachant que penser de l'immobilité de la petite fille la plus mouvante du monde.

Gina ne bougeait, en effet, pas plus que le rosier qui la tenait en extase. L'idée de prendre le nid et de regarder dedans jusqu'au fond lui faisait manquer le cœur ; mais les fleurs formaient à l'entour un cercle infranchissable, parce qu'elle savait déjà que les fleurs sont un peu vivantes et souffrent d'être écorchées.

Cette connaissance lui venait du jardinier Ramos, très-versé dans la science des biens de la terre, quoi qu'il n'eût jamais su signer son nom qu'avec une croix. Ayant surpris un jour la turbulente petite qui aidait une tulipe à s'ouvrir avec le bout de son brodequin, et l'ayant instamment priée de n'en rien faire, il avait ajouté dans sa sollicitude pour les plantes :

— Vos pieds n'y feraient pas grand mal, car ils ne sont guère plus grand qu'une feuille de lilas ; mais votre corps est sur vos pieds, et vous êtes robuste comme un jeune chêne ; je crois donc qu'il est plus raisonnable de marcher à côté des tulipes que d'enfoncer vos pieds dedans.

Gina l'avait compris, sans répondre, mais en caressant doucement la tulipe du bout de ses petits doigts discrets.

Elle s'en ressouvenait encore en ce moment ; de plus, le sommet du rosier dépassait de beaucoup la portée de ses deux bras tendus. Elle ne put donc que soupirer, et jamais soupir de Gina n'atteignait sa mère sans la remplir d'émotion. Après qu'elle en eut appris la cause, elle lui remontra doucement que cette forêt de roses était aussi inviolable que son propre berceau, dont maman Térésa ne laissait ap-